



Comme la pratique en plein air du badminton, qui ne tolère pas de conditions météorologiques approximatives, mon petit déjeuner ne supporte pas l'à-peu-près.

Que la minuterie ne mette pas la cafetière en marche à l'heure prévue, que la chaîne stéréo ne se déclenche pas simultanément, que j'aie omis de mettre une brique de lait au frais et la mauvaise humeur prend, soudaine, calcinant l'enchevêtrement fragile de ma garrigue intérieure ; je n'enrayerai le sinistre que plusieurs heures plus tard, pour peu que rien ne soit venu l'attiser entre-temps.

Mon bol de café chaud m'attend, les enceintes érucitent du gros son, environnement familial, je maîtrise mon retour quotidien à la surface du monde, demiurge détendu, quand survient l'incident.

Plus de clopes.

Pile le matin de mon dernier jour.

Ensuite, sous la douche, impossible de trouver le tiède idéal, celui qui détend, qui fait fredonner les filles dans les films avant qu'elles ne se fassent assassiner en caméra subjective. Je travaille pourtant minutieusement la vétuste robinetterie, par petites touches précautionneuses, en vain ; les flux aqueux





Qu'avez-vous fait de moi ?

se moquent ostensiblement de mes ajustements d'orfèvre et continuent à s'autoréguler anarchiquement, entraînant des variations thermiques insupportables dès que je frôle l'un des deux boutons du mélangeur, et même après, une fois que j'ai accepté mon impuissance et me suis contenté d'un jet froidasse, qui subitement devient bouillant, me forçant alors à vivement couper l'arrivée d'eau chaude, et le jet redevient glacial, et mes patients efforts pour parvenir à un compromis acceptable sont de nouveau réduits à néant, et je m'énerve, et je m'énerve, et je ne pense plus du tout à me masturber comme j'en avais caressé l'idée en entrant dans la salle de bains.

Aïe ! Rasoir lacérateur, juste là où c'est sensible, autour de la pomme d'Adam. La triple lame agit également sur ma patience à vif ; je maudis le fabricant de ce coupe-chou high-tech, qui nous inonde d'une publicité mensongère quant aux vertus miraculeuses de la fine pellicule protectrice censée se déposer sur l'épiderme et à l'ergonomie avant-gardiste de son instrument, parfaitement adaptée, paraît-il, aux contours du visage de l'homme postmoderne.

Puis des plombs à choisir mes vêtements : rien ne me plaît plus dans cette garde-robe démodée, sauf ce qui est au sale, ben voyons... Je retourne armoires et tiroirs, rien ne me va, changer d'avis comme de chemise prend tout son sens, je peste dans les étoffes obsolètes, ou trop larges, ou trop neuves, et merde ! je dois y aller...

Un jour, je serai tellement riche que mes kilomètres carrés de dressing regorgeront de vêtements, tous de marques italiennes ou anglaises, cela va de soi.





Naufrage

En rogne, en retard, et l'impression de ne pas me ressembler. Dans la rue, je pense à ma démarche, pas assortie à mon grand gabarit, à ma coupe de cheveux, pas assortie à mon visage, à ma chemise, pas assortie à mon pantalon. Tous ceux qui me croisent le remarquent, se moquent de moi, comment pourrait-il en être autrement ? Ma coupure me brûle ; je porte les doigts à mon cou, c'est malin, le sang se remet à suinter. Je m'arrête chez Karl, mon manucuré marchand de journaux.

– Tu comprends, les mains, dans mon métier, ça compte.

Je me demande quelle incidence la coquetterie de Karl peut bien avoir sur son chiffre d'affaires quand Marie, la plus jolie fille du quartier, entre dans la boutique. Cheveux très noirs et très courts, petite poitrine haute distendant indécement un T-shirt mauve qui n'en demandait pas tant, grands yeux verts qui me fixent malicieusement. Une jeune actrice qui monte, nommée aux derniers Césars, je la croise souvent chez les commerçants ou sur le marché. Elle tend *Le Monde* à Karl, sans savoir que je suis prêt à le lui offrir, moi, le monde. Elle ressort. Je ne l'aborde pas. La vie m'aveulit.

Sur le trajet jusqu'au métro, lesté d'un moral de philosophe danois, je cisèle silencieusement les répliques idéales de ma prochaine rencontre avec Marie tout en ruminant ma lâcheté.

En plus il pleut, pile le matin de mon dernier jour, de qui se moque-t-on ?

*

Station Bastille. Les affiches hurlent leurs slogans racoleurs. La simple présence des autres, si proches,





Qu'avez-vous fait de moi ?

m'agresse ; leurs imperfections, leurs négligences, leur banalité douceâtre. Pas un sourire, putain, rien ! Pourquoi ces moutons persistent-ils à vivre si c'est pour faire la gueule, engoncés dans leurs égocentrismes matinaux ? Rien à sauver dans cette humanité maussade. J'ai 27 ans, et l'absurdité de l'existence me saute à la gorge plus souvent qu'à mon tour.

Il faut dire que j'ai été élevé dans la religion du diplôme, la perspective sanctifiante d'un éden professionnel. Résultat : écoles prestigieuses, C.V. à rallonge, on vous rappelle, merci. J'ai grandi dans le culte du livre et de la culture humaniste. Résultat : je sais écrire une lettre sans fautes de français mais personne ne communique plus que par abréviations, onomatopées, anglicismes et écrans interposés. Pour le marché du travail, le savoir dont je suis farci est trop théorique, vous comprenez, pas immédiatement rentable, pas assez concret. Je me débats dans un univers où les patrons requièrent adaptabilité et expérience en entreprise quand on m'a truffé de connaissances inopérables.

Je donne une pièce au clochard qui traverse la rame dans un halo de puanteur émétique, geste qui me catégorise instantanément en minorité agissante aux yeux de la majorité hostile et réprobatrice. Au lieu de suivre mon exemple et de couvrir d'or le pauvre bougre – je ne suis décidément pas un leader –, elle me considère désormais suspicieusement car, en plus de contrevenir à l'alliance sacrée de l'argent et du labeur, j'ai donné mauvaise conscience à mes covoiturés.

Suspendu au plafond du wagon, le visage de Veronika Polster, expression moitié hautaine moitié mélancolique, couverture d'un quelconque magazine





Naufrage

privilégiant la forme au fond. Titre accrocheur, bien sûr, relatif à ses déboires sentimentaux. L'amour ne souffre pas la sophistication. La phrase m'est venue sans que j'aie rien prémédité. Normal que tu sois malheureuse, Veronika : l'amour ne souffre pas la sophistication. Ça ferait un début de roman intéressant. Je sors mon carnet et prends note, car les sentiments auront leur place dans ma grande fresque du millénaire commençant. J'ai des messages à faire passer, des consciences à éveiller ; j'ai des choses à dire, il serait temps que l'on m'écoute.

Saint-Lazare. Bousculades, compression, nouveau ballet d'odeurs écœurantes : transpiration, déodorants bon marché, haleines douteuses, tabac froid. Au-dessus de cette fange, trop haut pour être incommodée par ces petits désagréments, Veronika sourit, imperturbable.

Souris, Veronika, souris...

Souris à la chance qui t'a dotée d'une plastique harmonieuse et d'un instinct de survie suffisamment développé pour l'utiliser à bon escient. Souris et attends-toi à me voir accoster ton monde. Parce qu'un jour, bientôt, je serai indécentement starifié et je m'accommoderai très bien des paillettes, des flashes, des scintillations. Pour l'instant, douce Veronika, tu peux encore te permettre de me narguer du haut de ta célébrité, mais j'arrive chérie, j'arrive. Tu ne le sais pas encore mais tu me tomberas dans les bras ; après tout tu n'es qu'une femme, et rien de plus simple que de séduire une femme.

Louvre-Rivoli, là que je descends, pardon... pardon... merci. Je remonte à la surface dans l'indifférence générale. Un jour, je serai tellement riche que j'aurai des dizaines de voitures, de





Qu'avez-vous fait de moi ?

marques italiennes ou anglaises cela va de soi ; je laisserai alors le métro à la plèbe.

*

« Bonjour », « bonjour », puis trois blagues près de la machine à café, histoire de faire mon intéressant. Cette aguicheuse de Patricia n'a pas lésiné sur le parfum ce matin. Mon regard batifole par ses monts et vaux, savamment mis en évidence, il faut bien lui reconnaître ce mérite. Un tissu à la fois tombant et très près du corps, fluide, une saleté synthétique dérivée du pétrole, au nom futuriste sans doute, qui laisse deviner, passé le replat du ventre, l'à peine renflement du pubis et la délicate musculosité de longues cuisses. Cette petite promenade matinale excorie mon renfrognement, et c'est presque de bon cœur que je m'intéresse à la conversation qui se développe autour des mérites comparés des animaux de compagnie, quelle drôle d'idée, dois-je vous rappeler que nous sommes employés par une structure qui publie des livres, peut-être serait-il de bon ton d'avoir des discussions un tantinet plus profondes, et puis n'est-ce pas un jour un peu particulier aujourd'hui puisqu'officiellement mon contrat se termine ce soir ? Sans doute ne m'en parlent-ils pas car ils ont préparé une petite surprise, ou mieux – et c'est l'explication que je préconise – ils savent déjà que je reste, que Pinson va me faire une proposition, mais oui, bien sûr !

Et toi, Léo, tu préfères les chiens ou les chats ?

Je n'ai aucun avis sur la question mais trouve complètement inutile d'avoir l'un ou l'autre, surtout à Paris, même si c'est toujours mieux que d'avoir des enfants. Tollé, comment peux-tu dire ça ! T'es





Naufrage

pas drôle, Léo, tu sais ! Aïe ! je me brûle le bout de la langue avec mon café ; les autres sourient et semblent y voir une punition divine à mon cynisme déplacé. Mon agacement rend instantanément à Patricia son apparence de standardiste banlieusarde à l'œil torve. Je monte dans mon bureau, la langue insensible et les nerfs égrisés.

Avant de commencer à travailler, je profite ni vu ni connu des infrastructures de l'entreprise et imprime la dernière version de mon scénario, celui que je tire de ce roman.

